

UNE HÉROÏNE À LA MESURE D'UNE AUTOBIOGRAPHIE

RAMIRO MARTÍN HERNÁNDEZ
Universidad de Extremadura

Tel était le sens de ma vocation: adulte, je reprendrais en main mon enfance et j'en ferais un chef-d'oeuvre sans faille. Je me rêvais l'absolu fondement de moi-même et ma propre apothéose.

Mémoires d'une jeune fille rangée, p. 9.

Nous allons aborder dans ce travail le premier des titres concernant les Mémoires de Simone de Beauvoir: *Mémoires d'une jeune fille rangée*¹. Et nous allons le faire sous la perspective des doctrines psychanalytiques d'Alfred Adler. Les raisons de notre choix peuvent être les suivantes: Premièrement parce que Simone de Beauvoir nous raconte dans ce livre sa formation, sa façon de «jouer à être». L'enfance et la jeunesse sont le creuset de la personnalité de tout individu. Par conséquent, du point de vue de la psychanalyse les autres volumes des Mémoires² nous semblent beaucoup moins intéressants et clarifiants. Deuxièmement, parce qu'il y a quelques années, en 1989, nous avons publié deux articles³ concernant les doctrines psychanalytiques d'Adler et leur application à la critique littéraire. Dans le second

¹ Paris, Gallimard, 1958. Toutes nos citations se rapportent à cette édition.

² *La force des choses; La force de l'âge; Tout compte fait*.

³ «Psychanalyse et Littérature (Première Partie): Alfred Adler», in *Cuadernos de Filología Francesa* 3. Cáceres, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Extremadura, 1989, pp. 83-110. «Psychanalyse et Littérature (II): La protestation virile de Thérèse Desqueyroux. Pour une lecture adlérienne du roman de Fr. Mauriac», in *Anuario de Estudios Filológicos*, Universidad de Extremadura. Cáceres, 1989, pp. 171-185.

de ces articles, nous essayions de montrer comment le personnage créé par Mauriac représentait un cas clinico-littéraire illustrant les doctrines adlériennes un peu comme la *Gradiva* de Jensen —à l'insu et malgré son auteur— illustrait les théories freudiennes sur les rêves. Nous avons soupçonné, à l'époque, que l'auteur du *Deuxième sexe*, devenue personnage dans ses Mémoires, devait par la force des choses apparaître como un paradigme de «protestation virile». Troisièmement, parce que contrairement à Mauriac qui professe une sérieuse hostilité à l'égard de la psychanalyse freudienne⁴, Simone de B. semble connaître assez bien les théories de Freud et d'Adler et, de plus, son refus des doctrines citées est plutôt nuancé.

Sept ans plus tard nous abordons les textes de Simone de B. Pour pouvoir confirmer ou démentir ce qui à l'époque n'était qu'un pressentiment.

Dans ses moments de romantisme, l'homme a pensé que «la femme est la chimère de l'homme» —c'est Heine qui le dit et des poètes comme Nerval s'en font l'écho—. Elle, la femme, comme ce monstre fabuleux, peut perdre l'homme ou le sauver. Est-ce que l'homme représente quelque chose de semblable pour la femme?

D'après Simone de B. la masculinité ne serait qu'une apparence d'être. Et le surplus d'être que la femme accorde à l'homme n'est qu'illusoire, un mirage. Mais, ce qui du point de vue théorique est une certitude pour le philosophe, n'est pas une évidence du point de vue de la pratique psychanalytique.

Devant toute autobiographie, les mêmes questions reviennent sans cesse. Il est difficile d'imaginer la petite Simone, quelque précoce et surdouée qu'elle fût, en train de penser une chose comme celle-ci: «Je soupçonnai ce jour-là que la littérature ne soutient avec la vérité que d'incertains rapports»⁵. Elle doit avoir six ou sept ans. Il est évident que dans ce genre littéraire où l'on fait coïncider auteur, narrateur et héros, le «je» du héros est éclairé par un narrateur encore une fois omniscient, qui accorde l'unité à l'histoire d'une vie et recompose le sens à posteriori.

La mémoire est un magasin qui sert à conserver les souvenirs, mais elle est aussi un laboratoire où les souvenirs sont traités, manipulés et déformés. C'est pourquoi certains auteurs, très clairvoyants d'ailleurs, ont pensé qu'une entreprise de ce genre était truquée d'avance. Ce n'est pas par snobisme que Malraux intitule ses mémoires comme Antimémoires. D'autres pensent que le genre est très proche du pur roman, c'est-à-dire d'une invention créée de

⁴ «Le noeud gordien: Mauriac et la psychanalyse». M. J. Bataille, in *François Mauriac. Psycholectures/Psychoreadings*. Edit. by J.E. Flower, University of Exeter Press, 1995.

⁵ *Mémoires d'une jeune fille rangée*, p. 18.

toutes pièces. Aragon dans sa nouvelle «le mentir vrai»⁶ remémore son enfance en mélangeant fiction et réalité. Il est conscient du fait qu'une telle activité est foncièrement une pose, pour laquelle, en plus, on choisit un décor —comme au théâtre—. En définitive, il admet qu'il s'agit essentiellement d'un collage fait à partir de quelques bouts de mémoire.

L'auteur du *Paysan de Paris* replace donc le genre autobiographique au milieu des sables mouvants de la littérature. Autrement dit l'autobiographie n'est qu'une fiction, comme le roman, comme le théâtre...malgré les apparences, malgré ce prétendu no mand's land —fait peut-être d'orgueil et de vanité— où l'histoire, la philosophie, la sociologie, la psychologie... prétendent s'installer comme garants de l'authenticité et de la véracité.

Lorsque nous parlions de Thérèse Desqueyroux, nous étions face à un personnage de roman. Et Mauriac, même s'il se trouve derrière Thérèse, ne nous gênait pas. Maintenant nous nous trouvons devant une héroïne qui coïncide d'une manière gênante avec un personnage historique. Loin de nous la tentation de tomber dans la psychobiographie. Comme dans les films nous avançons que toute ressemblance avec des personnages réels ne peut être que fortuite⁷.

Notre objectif est double: 1. Analyser le texte des *Mémoires d'une jeune fille rangée* à la lumière des théories adlériennes. 2. Examiner le refus nuancé de la Psychanalyse d'Adler dans *Le deuxième sexe*.

1. Les *Mémoires d'une jeune fille rangée* sous une optique adlérienne

UNE FILLE RANGÉE OU LE MALHEUR D'ÊTRE UNE FEMME?

Nous voudrions montrer que la démarche littéraire et fictionnelle de l'héroïne des *Mémoires* ne fait que véhiculer —au-delà des apparences d'une révolte— un modèle idéologique et un mode de perception qui manifeste très clairement que le statut de la femme, dans un monde encore régi par les hommes, pousse Simone de B. vers une recherche presque obsédante de sécurité, d'auto-affirmation —très en accord d'ailleurs, avec les théories d'Alfred Adler.

⁶ In *Le mentir vrai*, Paris, Gallimard, 1980.

⁷ Dans la Préface (p. 7) de *La force des choses* (Gallimard, 1963), Simone de B. nous raconte que ses lecteurs-admirateurs l'invitent à poursuivre ses «Mémoires»; et parmi ces lecteurs quelques-uns lui suggèrent: «Finalement, vous vous livrez davantage dans vos romans» Elle ajoute: «Rien de tout cela n'est faux» Comme quoi, bien qu'il y ait toujours un certain risque de tomber dans le biographisme, nous voulons considérer les *Mémoires* de S. de Beauvoir avant tout et surtout comme une oeuvre de fiction et, en tant que telle, comme le résultat d'une conscience et d'un inconscient qui parlent, chacun à sa manière, malgré les apparences dont toute autobiographie s'affuble.

Le premier argument que nous apporterions serait celui de la publication du *Deuxième sexe*. Ce texte est le cri d'une femme non soumise, qui au nom de toutes les femmes veut et exige le droit à l'égalité dans la différence. Mais le *Deuxième sexe* est à la fois un projet⁸, un vœu et un aveu: l'aveu d'une femme qui se sent ou s'est sentie mal à l'aise dans sa peau de femme.

L'entreprise-écriture du *Deuxième sexe* est peut-être la preuve la plus éclatante qu'un sentiment d'infériorité, d'incomplétude, d'un manque d'être est éprouvé par les femmes, dans le monde tel qu'il est et tel qu'il était à l'époque.

Mais revenons, plus concrètement, à la textualité des *Mémoires d'une jeune fille rangée*.

INFÉRIORITÉ/SUPÉRIORITÉ

La question infériorité/supériorité travaille profondément et avec insistance la petite Simone.

Les rapports avec sa petite soeur sont marqués par cette dichotomie: «J'étais fière d'être l'aînée: la première» (p. 9). Et à la page 37: «Ma soeur et Jeanne subissaient docilement ma tyrannie. A Meyrignac, je les attelais à une petite charrette, et elles me tiraient au grand trot à travers les allées du parc.» A la page 64: «Grâce à ma soeur —ma complice, ma sujette, ma créature— j'affirmais mon autonomie. Il est clair que je ne lui reconnaissais que "l'égalité dans la différence", ce qui est une façon de prétendre à la prééminence.»

LE NOMBRIL DU MONDE

Le désir presque démesuré d'attirer l'attention de tout le monde constitue une autre des caractéristiques de Simone depuis l'âge le plus tendre. Et premièrement la famille: «Grands-parents, oncles, tantes, cousins, une abondante famille me garantissait mon importance» (p. 14), Et plus loin «Sur les photos de famille, je tire la langue, je tourne le dos: autour de moi on rit. Ces menues victoires m'encouragèrent à ne pas considérer comme insurmontables les règles, les rites, la routine [...]». (p. 21). Or voici que quelque chose d'aussi insignifiant que «tirer la langue», geste —s'il y en est— tout à fait sans transcendance, devient grâce à la magie du genre autobiographique une promesse prométhéenne, l'indice de ce qui par la suite sera une des marques de la maison Sartre-Beauvoir: le non conformisme.

⁸ Projet qui est à la fois une lutte des sexes pour neutraliser le monde masculin et ses valeurs. Projet qui suppose une condamnation du mythe de la féminité inventé pour exalter la soumission, la passivité, la dépendance etc. valeurs en vue du rôle à jouer: celui de plaire. La bataille de S. de Beauvoir a pour but d'émanciper la femme d'une espèce d'apartheid, cruel très souvent, aux apparences d'une cage d'or parfois.

Pour attirer l'attention et devenir le centre de gravité du monde qui l'entoure la petite Simone déclenche des crises: «crises furieuses me jetaient sur le sol violette et convulsée» (p. 17). Mais encore une fois madame Simone de Beauvoir rationalise et réordonne le monde à sa convenance. Voyons: «Je me suis souvent interrogée sur la raison et le sens de mes rages. Je crois qu'elles s'expliquent en partie par une vitalité fouguese et par un extrémisme auquel je n'ai jamais tout à fait renoncé» (p. 18). On n'en attend pas moins d'un existentialiste qui se respecte. Mais entre les lignes on trouve des détails qui contournent le mécanisme de la rationalisation et permettent l'apparition des rejets de l'inconscient. Par exemple au milieu des pages 20 et 21 on découvre une phrase comme celle-ci: «J'avais des susceptibilités d'infirme». Ce petit détail démonte l'échafaudage rationnel et témoigne du bien fondé des théories adlériennes concernant la formation du sentiment d'infériorité.

Mais ce sera surtout la recherche presque incontinent pour attirer l'attention du monde des hommes: «Je respectais davantage les hommes, leurs moustaches, leur odeur de tabac, leurs voix graves, leurs bras qui me soulevaient du sol. Je tenais particulièrement à les intéresser: je bêtifiais, je m'agitais guettant le mot qui m'arracherait à mes limbes et qui me ferait exister dans leur monde à eux, pour de bon.» (p. 14). Cette longue citation a une portée incalculable. On peut laisser de côté les significations possibles de cette spéciale attirance pour la moustache, l'odeur de tabac, la voix et les bras. Je préfère m'arrêter sur le symbolisme élémentaire de cette élévation par la force des bras masculins. Ce qu'Adler appelle le besoin d'affirmation se manifeste ici dans cette tendance vers le haut. L'expression «exister dans leur monde à eux» décèle peut-être un sentiment d'infériorité, témoigne du mal d'être femme et d'un désir d'échapper à la condition féminine.

Je voudrais apporter encore une citation qui montre à quel point la sensibilité de la petite Simone —bien qu'elle apparaisse criblée par le «je» adulte de l'écrivain— est vraiment précoce quant à la recherche d'un modèle vital de supériorité. Lorsqu'elle va à l'école pour la première fois: «Je savais lire, écrire, un peu compter: j'étais la vedette du cours zéro» (p. 32), et voilà encore quelque chose à retenir du point de vue symbolique: «Aux environs de Noël, on m'habilla d'une robe blanche brodée d'un galon doré et je figurais l'enfant Jésus: les autres petites filles s'agenouillaient devant moi».

ENCORE DES SYMBOLES

Les dernières citations pourraient être considérées comme des constatations innocentes et plus ou moins sympathiques de n'importe quelle biographie. C'est pourquoi nous voudrions apporter une certaine accumulation de détails pour montrer que notre lecture est plutôt pertinente: «Etendue dans un pré, je contemplai, juste à la hauteur de mon regard le

déferlement des brins d'herbe, tous identiques, chacun noyé dans la jungle minuscule qui lui cachait tous les autres. Cette répétition indéfinie de l'ignorance, de l'indifférence équivalait à la mort. Je levai les yeux vers le chêne: il dominait le paysage et n'avait pas de semblable. Je serais pareille à lui» (p. 196). Là, on voit très clairement comme les sentiments d'insignifiance, d'impuissance, d'ignorance et même d'humiliation sont le ressort d'une tendance vers le triomphe, la sagesse et l'estime⁹.

Partout où elle se trouve, la petite Simone revendique une place, mais pas n'importe quelle place. Ainsi lorsque pendant la guerre de 14 elle veut jouer le rôle de collaboratrice patriotique, elle se plaint ainsi: «on ne m'appréciait pas à ma juste valeur; et puis je m'étais prise pour une étoile, et je n'avais été qu'un accessoire» (p. 41). L'amour propre et la vanité sont deux matières fondamentales dans le curriculum de notre héroïne.

Si, parlant d'elle-même, tout est normal et promesse d'avenir, lorsqu'elle parle des autres ou les juge, elle applique sans aucun ménagement les théories de la surcompensation —très en accord avec les théories d'Adler—. Ainsi, à propos de son père, elle s'exprime ainsi: «Chétif, détestant la violence, il s'ingénia à compenser sa faiblesse physique par la séduction: il fut le favori de sa mère et de ses professeurs.» (p. 45). A l'occasion de la naissance de sa soeur, Simone est pleinement consciente du poids non seulement des infériorités physiques, mais aussi des infériorités psychiques: «Sa naissance avait déçu car toute la famille désirait un garçon; certes nul ne lui en marqua de rancune, mais il n'est peut-être pas indifférent qu'on eût soupiré autour de son berceau» et un peu plus loin: «Reléguée à une place secondaire la "plus petite" se sentait presque superflue [...] on ne m'avait comparée à personne et sans cesse on la comparait à moi [...] victime d'une obscure malédiction, elle en souffrait et souvent le soir, assise sur la petite chaise, elle pleurait. On lui reprochait son caractère grognon; c'était encore une infériorité» (pp. 59-60).

Des propos et des réflexions semblables lorsqu'elle parle de son amie Zaza: «Elle était laide, disgraciée, peu aimable, mal aimée. Elle compensait par la raillerie ce sentiment d'infériorité» (p. 162).

MIROIR DIS-MOI...

Dans sa course de fond vers la supériorité, l'opinion de l'autre est décisive: «un soir mon coeur s'arrêta presque de battre; d'une voix posée, à peine curieuse, maman interrogeait: "Laquelle des deux petites préfères-tu?" J'attendis que papa prononçât mon nom, mais pendant un instant qui me parut infini, il a hésité: <<Simone est plus réfléchie, mais Poupette est si

⁹ Cf. la page 102 de *El carácter neurótico*, Ed. Paidós, Barcelona, 1984.

caressante..." [...] finalement, ils s'accordèrent à nous aimer autant l'une que l'autre; c'était conforme à ce qu'on lit dans les livres: les parents chérissent également tous leurs enfants. J'en ressentis néanmoins quelque dépit.» (p. 64)

Bien que le genre autobiographique soit essentiellement la récupération consciente d'une vie, il n'en est pas moins vrai que l'inconscient jaillit au milieu des mots.

Toute autobiographie dégage de fortes doses de narcissisme. On peut très facilement accorder au genre les vertus d'un plaisir essentiellement solitaire: on est à la fois sujet et objet. Simone de B. pourrait très bien faire sienne la citation quelle emprunte à Marie Bashkirtseff: «Je suis mon héroïne à moi»¹⁰.

Mais en même temps les Mémoires sont toujours un acte exhibitionniste. Voici quelques fleurs: «J'avais une tendance à me considérer, du moins au niveau de l'enfance, comme l'Unique» (p. 82). «Il m'aurait plu d'exceller en tout» (p. 95). Elle ne se sent pas prédestinée, «vouée —dit-elle— à un destin de ménagère» (p. 144). A plusieurs reprises elle s' imagine héroïne et personnage de roman et, évidemment, une héroïne «hors série» (p. 144). Etc. ad nauseam.

COMME UN HOMME

L'autobiographie se prête à un jeu de paradoxes. Ici et là les contradictions surgissent. L'écriture est un bouillon de culture pour que l'inconscient puisse trahir le prétendu «je» conscient. Il en est ainsi en ce qui concerne la condition féminine. Simone affirme: «Je ne déplorais pas d'être une fille» (pp. 76-77) et un peu plus loin: «Je ressentais vivement mon enfance, jamais ma féminité [...] Dans mes jeux, mes ruminations, mes projets, je ne me suis jamais changée en homme; toute mon imagination s'employait à anticiper mon destin de femme» (p. 77). Etc. Eh bien, ces assertions contrastent avec l'orgueil éprouvé par Simone lorsque son père la considère une espèce de garçon manqué: «Papa disait volontiers: "Simone a un cerveau d'homme. Simone est un homme" Pourtant on me traitait en fille» (p. 169). Elle jalouse constamment l'univers masculin: «Je faisais confiance à mon avenir. Par le savoir ou le talent, des femmes s'étaient taillé leur place dans l'univers des hommes. Mais je m'impatientais de ce retard qu'on m'imposait» (p. 169). «Quand il m'arrivait de passer devant le collège Stanislas, mon coeur se serrait; j'évoquais le mystère qui se célébrait derrière ces murs: une classe de garçons, et je me sentais en exil. Ils avaient pour professeurs des hommes brillants, d'intelligences qui livraient la connaissance dans son intacte splendeur. Mes vieilles institutrices ne me la communiquaient qu'expurgée, affadie, défraîchie» (pp. 169-170). Il est vrai que tout cela concerne la situation et non

¹⁰ *Le Deuxième sexe*, Paris, Gallimard, 1949. vol. II, p. 526.

pas la condition féminine, mais voyons les choses de plus près. A la page 413 on peut lire: «Je me flattais d'unir en moi un coeur de femme, un cerveau d'homme. Je me retrouvai l'Unique». Est-ce encore vrai que l'anatomie c'est le destin? Et pourquoi cette hybridation ou cette espèce d'androgynie provoque-t-elle un tel plaisir? On a l'impression que Simone essaie, dans cette expression, de concilier à la fois ses désirs conscients et inconscients.

Nous disposons encore d'autres indices; par exemple, si Simone estime Zaza, c'est parce qu'elle «s'était mêlée à la vie de ses frères, de leurs cousins, de leurs camarades et [qu'] elle avait pris leur allure garçonnière» (p. 159). Simone parfois admire ou rejette les personnes en fonction des allures masculines ou féminines, il en est ainsi à propos de M. Mabile, le père de Zaza: «Ses vertus chrétiennes le féminisaient et le rabaisaient à mes yeux» (p. 160).

UNE FÉMINITÉ SANS CHARGES: LE REFUS DE LA MATERNITÉ

Simone de Beauvoir manifeste à l'égard de la maternité un refus qui ne dit pas beaucoup de l'acceptation de la condition existentielle —bien que volontaire— de la femme: «Dans mes yeux je ne consentais à la maternité qu'à condition d'en nier les aspects nourriciers» (p. 78). Le refus est donc très précoce, disons plutôt, trop précoce. La maternité est ressentie comme un fardeau, une espèce de malédiction qui pèse sur la femme: «Quand j'évoquais mon avenir, ces servitudes [celles de la maternité] me parurent si pesantes que je renonçai à avoir des enfants à moi; ce qui m'importait, c'était de former des esprits et des âmes: je me ferai professeur, décidai-je» (p. 79). Voilà ce qu'on appelle tout simplement une sublimation, autrement dit, la transformation d'une pulsion en une autre socialement acceptable.

Insistance, obsession presque: «Avoir des enfants, c'était rabâcher à l'infini la même ennuyeuse ritournelle; le savant, l'artiste, l'écrivain, le penseur créaient un autre monde, lumineux et joyeux, où tout avait sa raison d'être» (p. 196). Toujours l'aveu et la sublimation.

La maternité lui produit un déplaisir, même chez les autres: «J'aperçus un jour au Luxembourg Nizan et sa femme qui poussait une voiture d'enfant, et je souhaitai vivement que cette image ne figurât pas dans mon avenir. Je trouvais gênant que des époux fussent rivés l'un à l'autre par des contraintes matérielles: le seul lien entre des gens qui s'aiment aurait dû être l'amour» (p. 454).

UNE FEMME QUI AIME ÊTRE «SUBJUGUÉE» PAR UN HOMME «SUPÉRIEUR»

Lorsqu'il est question de choisir l'amour de sa vie, Simone s'exprime d'une manière apparemment innocente: «J'aimerais, le jour où un homme me subjuguera par son intelligence, sa culture, son autorité» (p. 201). Où le mot

«subjuguer» signifie sans aucun doute «charmer», «séduire» etc. Mais ce verbe, une fois marié avec «autorité» ne récupère-t-il pas son étymologie: «jugum». Une séduction fondée sur l'autorité est plutôt digne de soupçon.

A ce sujet Simone de B. nous offre —à la page 202— un bel échantillon de ce qu'on pourrait appeler une dialectique du flou, ou une logique de l'automensonge. Mon égal....? Oui, mais qu'il me soit supérieur.

Et c'est en toutes lettres qu'elle le dit: «Pourquoi réclamaï-je qu'il me fût supérieur?» (p. 202). Connaissesse des théories psychanalytiques, comme on verra plus loin, elle dira qu'elle ne croit pas y chercher un succédané du père.

Voici le fonctionnement de cette dialectique du flou: «Mon éducation, ma culture, et la vision de la société, telle que'elle était, tout me convainquait que les femmes appartiennent à une caste inférieure» Or, il est évident —et facilement déductible— que Simone de B. grâce à son éducation, sa culture etc. n'appartient plus à cette caste...mais elle agit —voyons le paradoxe qui suit—comme si elle y appartenait: «[l'homme] Membre d'une espèce privilégiée, bénéficiant au départ d'une avance considérable, si dans l'absolu un homme ne valait pas plus que moi, je jugerais que, relativement, il valait moins: pour le reconnaître comme mon égal, il fallait qu'il me dépassât». La boucle est bouclée et voilà les mystérieuses motivations selon lesquelles «mon égal», «mon double» peut et doit être supérieur à moi. Et elle le dira on ne peut plus clairement: «Je ne me marierais que si je rencontrais, plus accompli que moi, mon pareil, mon double» (p. 202). Et un peu plus loin: «L'image que j'évoquais, c'était celle d'une escalade où mon partenaire, un peu plus agile et robuste que moi, m'aiderait à me hisser de palier en palier». Encore une fois les symboles illustrent plus que la logique du discours. Les images véhiculées par les mots «escalade», «hisser» appartiennent au même champ symbolique que celles du «chêne» ou les bras des hommes qui la «soulevaient du sol». Le style de vie de notre héroïne est sans équivoque possible; elle fera tout pour atteindre son but. Sartre deviendra le point d'appui, le grand tremplin dont elle a besoin. On en parlera.

L'IRRÉSISTIBLE ASCENSION DE SIMONE DE B. «ÊTRE QUELQU'UN»

Quand je serai grand... les fantaisies, les rêveries, les jeux et les projets seront sans doute des manifestations de l'aspiration à la supériorité.

Or en lisant les *Mémoires d'une jeune fille rangée* on a l'impression que tout concourt à faire de l'héroïne un être prédestiné qui atteindra immanquablement son but.

«Être aimée, être admirée, être quelqu'un» (p. 320). Cette dernière expression, d'ailleurs nettement adlérienne, est répétée à plusieurs reprises par Simone de Beauvoir. A l'aide des stratégies implacables l'irrésistible

ascension de S. de B. continue sans arrêt. Même à l'occasion d'une crise ou d'un moment de faiblesse elle trouve toujours le courage nécessaire pour remonter la pente: «Plutôt que de continuer à en souffrir je me jetai de nouveau dans l'orgueil. Mon isolement manifestait ma supériorité; je n'en doutais plus: j'étais quelqu'un, et je ferais quelque chose» (p. 334). Assurance qu'elle montre non seulement dans son for intérieur mais aussi devant les autres: «De Laubardon, j'écrivis à ma mère en lui réclamant sa confiance: je l'assurais que plus tard je serais quelqu'un» (p. 358).

Elle admire autrui à condition d'être quelqu'un, c'est à dire s'il manifeste une plus qu'acceptable dose de supériorité ou d'autorité: «Un jour il [Pierre Nodier] traduisait à la bibliothèque des lettres d'Engels quand, à sa table, des étudiants se mirent à chahuter; ses yeux étincelèrent, d'une voix brève, il réclama le silence avec tant d'autorité qu'il fut aussitôt obéi. "C'est quelqu'un" pensai-je, impressionnée» (p. 326).

Il y a une anecdote très sympathique mais en même temps très significative, qui montre à quel point le désir d'attirer l'attention, d'être quelqu'un est le moteur de sa vie. Lors d'une époque de débauche, disons plutôt de frivolité, elle parcourt les bars avec sa soeur: «Nous entrons l'une après l'autre dans le bar, feignant de ne pas nous connaître et nous faisons semblant de nous disputer: nous nous prenions aux cheveux, nous glapissions des insultes, heureuses si cette exhibition surprenait un instant le public» (p. 378).

Son ambition est débordante, ainsi lorsqu'elle prépare son concours à la bibliothèque elle rumine des pensées d'une humilité presque franciscaine: «De temps en temps, je regardais les autres lecteurs, et je me carrais avec satisfaction dans mon fauteuil: parmi ces érudits, ces savants, ces chercheurs, ces penseurs, j'étais à ma place» (p. 396). Elle a donc les idées très claires, ainsi que la ligne directrice de sa vie.

Or pour mener à bien son projet vital, elle a besoin d'un homme, mais pas n'importe quel homme. Après plusieurs tâtonnements infructueux: Jacques Laiguillon, Herbaud... (p. 481), Simone rencontre J. P. Sartre et à l'occasion elle constate: «C'était la première fois de ma vie que je me sentais intellectuellement dominée par quelqu'un» (p. 480). En plus, Sartre seul est capable de porter au paroxysme le narcissisme de Simone: «Nous parlions d'un tas de choses, mais particulièrement d'un sujet qui m'intéressait entre tous: Moi-même» (p.475). Voilà, elle prononce ces mots sans aucune pudeur. Dans *Le deuxième sexe*¹¹ Simone de Beauvoir dira à propos du mysticisme que «la femme cherche d'abord dans l'amour divin ce que l'amoureuse demande à celui de l'homme: l'apothéose de son narcissisme». Elle est donc dans la bonne voie.

¹¹ *Ibid.*, vol II, p. 587.

2. Simone de Beauvoir et les théories d'Alfred Adler

«Tout sujet se pose concrètement à travers des projets comme une transcendance; il n'accomplit sa liberté que par son perpétuel dépassement vers d'autres libertés; il n'y a d'autre justification de l'existence présente que son expansion vers un avenir indéfiniment ouvert».

Le deuxième sexe, p. 31.

C'est dans *Le Deuxième sexe* que Simone de Beauvoir aborde directement les théories de Freud et d'Adler pour les critiquer et les réfuter, à partir, évidemment, d'une perspective existentialiste.

Le reproche le plus immédiat, presque épidermique, de Simone de Beauvoir à l'égard de la Psychanalyse c'est le manque d'impartialité manifeste qui, d'après elle, a perverti toute la problématique sur la femme. La philosophie, la psychanalyse, les religions ont toutes été fondées et développées par des hommes.

La paternité masculine est donc le péché originel de la psychanalyse.

Lorsque Simone de B. au début de son traité se pose la question: Qu'est-ce qu'une femme?»¹², nous croyons y déceler l'intention d'instaurer un commencement et la volonté de «repartir à neuf». Or, pour élucider la question de la femme et effacer les séquelles du péché originel personne n'est mieux placé qu'une femme: «Beaucoup de femmes aujourd'hui, ayant eu la chance de se voir restituer les privilèges de l'être humain, peuvent s'offrir le luxe de l'impartialité: nous en éprouvons même le besoin»¹³.

D'après Simone de B. la pensée mâle c'est la pensée dominante —ce qu'on appellerait aujourd'hui la pensée unique—, véhicule de l'ordre établi, qui a servi à mesurer n'importe quelle conduite et à considérer celle qui s'en écarte comme déviante: «Du point de vue des hommes —qui est celui qu'adoptent les psychanalystes mâles et femelles— on considère comme féminines les conduites d'aliénation, comme viriles celles où un sujet pose sa transcendance [...] C'est singulièrement chez les psychanalystes que l'homme est défini comme être humain et la femme comme femelle: chaque fois qu'elle se comporte en être humain on dit qu'elle imite le mâle. Le psychanalyste nous décrit l'enfant et la jeune fille sollicitée de s'identifier au père et à la mère, partagée entre des tendances "viriloïdes" et "féminines"; tandis que nous la concevons comme hésitant entre le rôle d'*objet*, d'*Autre* qui lui est proposé, et la revendication de sa liberté»¹⁴.

¹² *Ibid.*, vol I, p. 13.

¹³ *Ibid.*, p. 29.

¹⁴ *Ibid.*, pp. 94-95.

C'est vrai qu'elle a peut-être raison lorsqu'elle pontifie à propos du fondateur de la psychanalyse: «Freud ne s'est pas beaucoup soucié du destin de la femme; il est clair qu'il en a calqué la description sur celle du destin masculin dont il s'est borné à modifier quelques traits»¹⁵.

Mais voici un raisonnement qui, évidemment, peut facilement être rétorqué avec des arguments —disons— existentialistes. En fin de compte ce n'est que tout à fait secondaire que l'être humain soit homme ou femme, étant donné que sa seule tâche est de s'accomplir comme liberté.

La thèse beauvoirienne selon laquelle les résultats de la psychanalyse seraient faussés parce qu'il y aurait chez l'être homme une incapacité ou si l'on préfère une partialité qui invaliderait toute compréhension du problème féminin est vraiment inquiétante: le sexe serait donc un obstacle pour une science qui se prétend objective, indépendamment de celui qui la pratique.

L'expression «protestation virile» utilisée par A. Adler et qui gêne tellement Simone de B. n'aurait jamais produit une telle réaction chez elle si au lieu de s'accrocher aux termes on s'était tenu au contenu. En vérité la «protestation virile» est plutôt une protestation, une révolte existentielle, qui a lieu chez l'enfant, l'adolescent, l'adulte, qu'ils soient hommes ou femmes, noirs ou blancs...

Bien que l'existentialisme finisse par faire ses incursions dans le domaine de la psychanalyse, nous soutenons qu'il ne dépasse jamais le stade de la philosophie. Le point de départ du philosophe diffère essentiellement de celui du psychanalyste.

Le psychanalyste part d'un empirisme qui constate à partir des infériorités physiques —parfois—, ou psychiques —toujours—comment les individus organisent des mécanismes de compensation —c'est-à-dire des réponses— en vue d'être quelqu'un dans la foire de la vie.

Le philosophe, par contre, établit son point de départ depuis la tour de guet de la raison pure et dans la profondeur du monde spéculatif. Voyons de près un texte de Simone de B.: «Ce qui définit d'une manière singulière la situation de la femme, c'est que, étant comme tout être humain, une liberté autonome, elle se découvre et se choisit dans un monde où les hommes lui imposent de s'assumer contre l'Autre: on prétend la figer en objet, et la vouer à l'immanence puisque sa transcendance sera particulièrement transcendée par une autre conscience essentielle et souveraine. Le drame de la femme, c'est ce conflit entre la revendication fondamentale de tout sujet qui se pose toujours comme essentielle et les exigences d'une situation qui la constitue comme inessentielle»¹⁶.

¹⁵ *Ibid.*, p. 79.

¹⁶ *Ibid.*, p. 31.

Or, l'utopie philosophique n'a rien à voir avec la réalité clinique, où les faits, dont la force et la vérité ne sont que subjectives, se montrent plutôt doués d'une ténacité extraordinaire et incontrôlable.

Néanmoins, Simone de B. et A. Adler coïncident sur deux points: l'anti-déterminisme et l'anti-pansexualisme.

S'appuyant sur les doctrines existentialistes de Sartre, notre auteur considère chaque être humain comme «une liberté autonome» qui se découvre et se choisit dans un monde, c'est vrai, marqué assez profondément par des structures économiques et sociales. Pour les existentialistes ainsi que pour Adler chaque individu peut choisir son destin, peut élaborer son projet de vie. En réalité chaque individu devient ce qu'il décide de devenir.

En outre, n'importe quelle manifestation de la conduite d'un individu sera un signe, un indice qui pourra nous renseigner sur la finalité vers laquelle tend tout être humain. «La vie psychique —dira Simone de Beauvoir— n'est pas une mosaïque ; elle est toute entière en chacun de ses moments et il faut respecter cette unité. Ceci n'est possible qu'en retrouvant à travers les faits disparates l'intentionnalité originelle de l'existence»¹⁷.

C'est pourquoi, pour les existentialistes comme pour Adler, ce qui est important c'est non pas d'où l'on vient (Freud) mais où l'on va.

L'autre point d'accord entre Simone de B. et Adler est le refus du pansexualisme freudien: «il ne faut pas prendre la sexualité comme une donnée irréductible; il y a chez l'existant une "recherche de l'être" plus originelle; la sexualité n'est qu'un de ces aspects. C'est ce que montre Sartre dans *L'Être et le Néant*»¹⁸.

Avec Sartre et Merleau-Ponty, Simone de B. croit que la «sexualité est coextensive à l'existence»¹⁹, dans le sens que tout phénomène sexuel a un sens existentiel et non pas que tout avatar de l'existant ait une signification sexuelle.

Elle ne fait qu'applaudir le refus adlérien de l'universalité de l'Oedipe et reconnaît que notre psychanalyste «fait à l'intelligence une place si grande que souvent le sexuel ne prend à ses yeux qu'une valeur symbolique»²⁰.

Par ailleurs le résumé que Simone de Beauvoir fait des théories adlériennes est vraiment très rapide et par conséquent laisse dans l'ombre beaucoup d'aspects. Le système adlérien est victime d'un réductionnisme exagéré. Cela est peut-être très compréhensible puisque l'auteur du *Deuxième sexe* aborde

¹⁷ *Ibid.*, p. 86.

¹⁸ *Ibid.*, p. 87.

¹⁹ *Ibid.*, p. 79.

²⁰ *Ibid.*, p. 84.

uniquement les doctrines d'Adler là où il est question de la femme: «En ce qui concerne la femme —dit Simone de B— son complexe d'infériorité prend la forme d'un refus honteux de sa féminité. Ce n'est pas l'absence de pénis qui provoque ce complexe mais tout l'ensemble de la situation; la fillette n'envie le phallus que comme le symbole des privilèges accordés aux garçons; la place qu'occupe le père dans la famille, l'universelle prépondérance des mâles, l'éducation, tout la confirme dans l'idée de la supériorité masculine»²¹.

La lecture et l'analyse de Simone de B. sont correctes. Et ce qui irrite le plus notre auteur —on l'a déjà dit— c'est la fameuse «protestation virile»: «Chez Adler la volonté de puissance n'est qu'une sorte d'énergie absurde; il appelle "protestation virile" tout projet où s'incarne la transcendance; quand la fillette grimpe aux arbres c'est selon lui pour s'égaliser aux garçons: il n'imagine pas que grimper aux arbres lui plaît [...] peindre, écrire, faire de la politique ce ne sont pas seulement "de bonnes sublimations", il y a là des buts qui sont voulus par eux-mêmes. Le nier c'est fausser toute l'histoire humaine»²².

Et c'est là que l'on voit que la lecture est au moins partielle, pleine de préjugés et pré-psychoanalytique. On fait, d'une part, le mélange entre l'utopie philosophique et la psychologie clinique: «protestation virile» et «transcendance» sont des termes qui appartiennent à des domaines tout à fait disparates. D'autre part c'est à partir de la psychanalyse et grâce à elle qu'aujourd'hui l'on sait pertinemment que «grimper aux arbres», «peindre», «écrire», «faire de la politique», etc. sont des activités humaines dans lesquelles on investit une forte dose d'inconscient qui ne peut pas être négligée.

Une certaine suprématie de l'inconscient sur la conscience a toujours gêné les marxistes et leurs compagnons d'infortune. La transformation socio-économique de la société, tâche foncièrement volontariste a toujours besoin de la prééminence de la conscience.

Grimper aux arbres est peut-être un plaisir et rien qu'un plaisir pour un garçon comme pour une fille. Mais peut-être aussi la véritable source de plaisir pour une fille est-elle de ressembler aux garçons qui jusqu'à présent grimpent aux arbres de façon plus notoire d'après la statistique.

C'était cela, d'ailleurs, ce que Simone nous racontait dans ses Mémoires: «Quand il m'arrivait de passer devant le collège Stanislas, mon coeur se serrait; j'évoquais le mystère qui se célébrait derrière ces murs: une classe de garçons, et je me sentais en exil [...]»²³.

²¹ *Ibid.*, p. 84.

²² *Ibid.*, p. 94.

²³ *Mémoires d'une jeune fille rangée*, pp. 169-170.

Le masculin est censé présenter une apparence d'être plus grande que le féminin, une espèce de plus-value d'être. En vérité l'homme et/ou la femme ne sont que des chasseurs d'apparences, de chimères.

Mais ce n'est pas Adler l'inventeur du dualisme. Le dualisme est le bouillon de culture pour n'importe quelle théorie dans notre civilisation occidentale. Toute intention de l'abolir ne fait que confirmer son existence.

Lorsque Adler dit dans *El carácter neurótico*: «La totalidad de los fenómenos psíquicos obedecen, pues, a la dinámica que impele de abajo hacia arriba, de lo inferior a lo superior, de lo femenino a lo masculino»²⁴, ne fait que montrer avec lucidité un état de fait.

Dans notre article déjà cité de 1989 nous avons essayé de mettre en rapport les théories d'Adler avec les théories littéraires de Lotman. L'auteur souligne que l'opposition spatiale «haut-bas» se trouve à la base non seulement de la possibilité d'une représentation «reproduisant» le monde extérieur doué d'une nature spatiale, mais aussi de la «possibilité d'une modélisation spatiale de concepts qui n'ont pas en soi une nature spatiale»; et un peu plus loin: «Les modèles du monde sociaux, religieux, politiques, moraux les plus généraux, à l'aide desquels l'homme, aux différentes étapes de son histoire spirituelle, donne sens à la vie qui l'entoure, se trouvent invariablement pourvus de caractéristiques spatiales»²⁵.

Pour sa part, Adler commence ainsi le chapitre XX de *El carácter neurótico*: «Los conceptos abstractos “arriba-abajo” desempeñan [...] un papel de gran importancia en la génesis de la cultura humana». Par la suite il montre que dans ce jeu de concepts antithétiques le féminin s'identifie avec le concept spatial d'être en bas, d'infériorité et le masculin avec le concept spatial d'être en haut et la supériorité, ce qui n'est qu'une modélisation culturelle, peut-être fausse, mais très réelle... reflet de la structure de notre mode de perception et d'un modèle idéologique.

En manière de conclusion

Le poète a beau répondre que «la femme est l'avenir de l'homme» —il aurait pu ajouter aussi qu'elle est son passé et son plus-que-parfait. Encore une sublime réponse en guise de compensation à un problème qui —comme affirme Simone de B.— a toujours été mal posé non pas précisément parce posé par des mâles —la sociologie, la biologie, la philosophie... ont été élaborées par des hommes sans que pour autant leurs résultats puissent être contestés.

²⁴ Barcelona, Ediciones Paidós, 1984, p. 81.

²⁵ *La structure du texte artistique*, Paris, Gallimard, 1973, pp. 310-311.

C'est que la vérité imparfaite, toujours écrite en minuscules, et toujours provisoire, que cherche la science devient encore plus fragile et précaire quand il est question de sentiments, de rêves, de désirs, de frustrations, de complexes... La Vérité que la philosophie prétend posséder est plus proche de l'idéal que de la réalité quotidienne.

Si nous avons voulu aborder les Mémoires de Simone de B., à travers le prisme des doctrines d'Adler, ce n'est pas pour rechercher une quelconque psychopathologie; elle a d'ailleurs développé un très fort sentiment de communauté et s'est intégrée dans son époque d'une manière exceptionnelle.

Nous avons voulu montrer que les lignes fondamentales de la psychanalyse adlérienne apparaissent —malgré les apparences— ratifiées dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée* où l'inconscient pousse çà et là, malgré la très haute dose de maîtrise consciente y investie. Voici un dernier exemple: «En vérité le mal dont je souffrais, c'était d'avoir été chassée du paradis de l'enfance et de n'avoir pas retrouvé une place parmi les hommes»²⁶. Elle voulait, pouvait et devait dire “parmi les adultes”. Un lapsus impardonnable pour une écrivain chevronnée comme Simone de B., mais qui montre à quel point la maîtrise totale du moi et de la conscience est impossible.

Pour rendre hommage à cette femme qui a tant lutté pour l'égalité dans la différence des sexes, nous voudrions terminer ce travail par une citation qu'elle emprunte à K. Marx: «Le rapport immédiat, naturel, nécessaire de l'homme à l'homme est le rapport de l'homme à la femme»²⁷.

²⁶ *Mémoires d'une jeune fille rangée*, p. 316.

²⁷ *Le Deuxième sexe*, pp. 662-663 (Marx. *Oeuvres philosophiques*, tome VI).